

Olivier Dard, Ana Isabel Sardinha-Desvignes,
*Célébrer Salazar en France (1930-1974). Du
philosalazarisme au salazarisme français*, Bruxelles,
Peter Lang, 2018, 326 p.

Jérémy Guedj



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/12984>

DOI : 10.4000/cdlm.12984

ISSN : 1773-0201

Éditeur

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2019

Pagination : 209-212

ISSN : 0395-9317

Référence électronique

Jérémy Guedj, « Olivier Dard, Ana Isabel Sardinha-Desvignes, *Célébrer Salazar en France (1930-1974). Du philosalazarisme au salazarisme français*, Bruxelles, Peter Lang, 2018, 326 p. », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 99 | 2019, mis en ligne le 01 juillet 2020, consulté le 04 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/12984> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cdlm.12984>

Ce document a été généré automatiquement le 4 mars 2021.

© Tous droits réservés

Olivier Dard, Ana Isabel Sardinha-Desvignes, *Célébrer Salazar en France (1930-1974). Du philosalarisme au salazarisme français*, Bruxelles, Peter Lang, 2018, 326 p.

Jérémy Guedj

- 1 Il est diverses manières de décloisonner l'histoire. Réduire l'approche nationale au profit d'unités d'analyse plus vastes en est une. Replacer, sans en négliger la pertinence, les espaces nationaux dans une dynamique large, faite de circulations, de transferts et d'appropriations mutuelles, constitue une démarche tout aussi fertile. C'est celle qu'Olivier Dard et Ana Isabel Sardinha-Desvignes ont choisie dans un ouvrage appelé à faire date sur la place de Salazar et de son *Estado novo* dans la culture politique des élites intellectuelles françaises. La richesse de ce maître-livre démontre, page après page, à quel point la lacune devait être comblée. Respectivement spécialistes des droites radicales, en leurs circulations particulièrement, et de la culture politique dans le monde lusophone, les auteurs mêlent utilement leurs terrains de prédilection. Leur objectif vise à « montrer l'importance, nonobstant son effet de mode, d'une histoire transnationale et connectée qui permet de mieux approfondir l'histoire de la France du xx^e siècle en questionnant à la fois les motivations, les mobilisations, les contenus, les applications projetées et bien souvent les déceptions engendrées par ces modèles importés et revisités. En l'espèce, l'*Estado novo* fournit un exemple de choix dans la mesure où l'accent est mis à la fois sur un dirigeant et sur le régime qu'il incarne et qu'il façonne » (p. 264). Cette problématique est étayée par l'étude d'un corpus considérable, par ailleurs précieusement détaillé en fin de volume, où les sources imprimées et la presse, vecteurs du salazarisme en France, répondent à une impressionnante correspondance entre les acteurs français de cette diffusion et les plus

hauts sommets de l'État portugais, à commencer par Salazar. L'image importe donc autant que les modalités de sa construction.

- 2 On ressort frappé par l'importance – pour ne pas dire la centralité – de la figure de Salazar et de son régime au sein d'élites intellectuelles françaises en quête de repères. La propagande de l'*Estado novo*, orchestrée par António Ferro, dont un fin portrait est retracé, les aidait grandement dans leur recherche, à grand renfort de moyens. Le régime de Salazar avait à cœur de ciseler son image à l'étranger dans les moindres détails où rien, tel est le propre des régimes autoritaires, n'était laissé au hasard. Ainsi, Ferro réussit un « coup médiatique » lorsqu'il parvint à convaincre Paul Valéry de préfacer la traduction française de son ouvrage, *Salazar, le Portugal et son chef*, dans la France de 1934. La fameuse « Note sur la dictature », où Valéry vint à bout d'un délicat exercice d'équilibrisme, ajoutait à la respectabilité tant recherchée par le régime portugais. Mais nombre de « passeurs » du salazarisme – terme que le premier intéressé était d'ailleurs loin de goûter – étaient des sectateurs, parfois serviles, du régime. Olivier Dard et Ana Isabel Sardinha-Desvignes, loin de synthèses où le fin tissage de citations éparses et décontextualisées tient parfois lieu d'argumentaires, font le choix de suivre séparément chaque trajectoire de ces acteurs du transfert politique et culturel entre Portugal et France : cela permet de mieux comprendre la place et le nombre des intermédiaires à l'œuvre (de Salazar ou Ferro jusqu'aux journaux et éditeurs français, sans oublier la réception après publication), la part du succès et celle de l'échec – dans un engagement parfois motivé par le seul intérêt –, le poids de la sincérité et, donc, celui du calcul, tout comme la force des contingences. Ce milieu se laisse donc saisir à hauteur d'homme et non à la simple surface de leurs écrits. Il en ressort une profonde conviction des acteurs d'époque dans les potentialités du salazarisme, regardé avec une envie qui était le négatif du dépit inspiré par la France, considérée sans concession. Les maurrassiens se trouvaient aux avant-postes du mouvement : Léon de Poncins (*Le Portugal renaît*, 1936), surtout actif dans l'anti-maçonnisme, et Henri Massis, qui tressait une couronne d'éloges à « Salazar ou la dictature de l'intelligence » (*Chefs*, 1939), en étaient deux exemples célèbres parmi d'autres. Mais l'influence de Salazar dépassait largement le cercle de l'Action française, qui en était cependant le noyau dur : outre Valéry, on l'a vu, citons Maurice Martin du Gard et ses *Lettres portugaises*, publiées en 1934, un an avant que leur auteur ne fût décoré de l'Ordre du Christ, prestigieux honneur où il faut voir, bien sûr, la main de Ferro. En 1935, des écrivains – et non des moindres – participèrent à un voyage organisé au Portugal : François Mauriac, Maurice Maeterlinck, Jérôme Tharaud, Jacques Maritain et Georges Duhamel, ces deux derniers manifestant clairement, et quasiment seuls, leurs réserves face au régime. Valéry avait pour sa part opposé un prudent refus...
- 3 Si l'entre-deux-guerres marquait l'apogée de l'empreinte salazariste en France, par la vaste palette de ceux qu'elle touchait, la longévité du régime en faisait une histoire au long cours. Salazar, malade, quitta le pouvoir en août 1968, remplacé par Marcello Caetano. Cette vaste séquence constitue un cas unique pour une dictature autoritaire en Europe occidentale. Si bien que l'ouvrage propose un relevé de temporalités fines avec, naturellement, le tournant que constituait la seconde guerre mondiale, accentué par le retrait de Ferro au début des années 1950. L'influence salazariste, voire le salazarisme, en France n'était donc pas uniquement liée, même si elle en constituait un corollaire, à la question du fascisme européen. Proche de son « champ magnétique »,

selon l'expression de Philippe Burrin, l'expérience portugaise ne s'en distinguait pas moins par son autonomie¹, sur laquelle les observateurs glosaient à souhait. Même si les sympathies de Salazar ne faisaient mystère pour personne pendant la guerre, la neutralité portugaise transformait le pays en un « havre de paix », une « oasis de l'Europe » où, selon Jean Giraudoux, dans *Portugal* (1941), on pouvait « retrouver tout ce que l'Europe a perdu ou laissé choir » (p. 160). Après 1945, le contexte d'analyse – au Portugal et en France – évoluait encore et relevait en grande partie d'une nouvelle ère historique. Un œil rapide pourrait conclure à une forme d'affaiblissement idéologique de l'image portugaise en France : l'étonnant ouvrage de Christine Garnier, *Vacances avec Salazar* (1952), auquel les auteurs consacrent un « intermède » imitant la césure historique à l'œuvre dès cette époque, se voulait apolitique et rencontra ainsi le succès. Au-delà de l'effet commercial de cette publication inclassable, l'*Estado novo* demeurait en fait la référence cardinale pour les tenants des droites radicales françaises, parmi lesquelles voisinaient, quand ils ne se confondaient pas, d'anciens collaborateurs, des nostalgiques de Vichy, des négationnistes, aux prises avec la guerre d'Algérie, leur dernier combat : citons Jean Haupt, qui lance au milieu des années 1960 *Découvertes*. *Revue française de Lisbonne*, Xavier Vallat, Jacques Ploncard d'Assac, arrivé au Portugal pour échapper à l'épuration, ou Paul Sérant, mais aussi le colonel Rémy, ancien résistant et cheville ouvrière du salazarisme français d'après-guerre. Il fallut attendre les années 1970 pour que, immigrés portugais aidant, un véritable courant anti-salazariste se fît jour en France, essentiellement porté par la revue *Esprit*, tandis que la *Revue des Deux mondes* donnait encore dans le panégyrique.

- 4 À chaque époque, donc, son Salazar, son *Estado novo* et ses raisons de les admirer ou, à tout le moins, de s'y intéresser. Phénomène classique, la vision française du Portugal était aussi sélective que déformante. L'intérêt pour Salazar, son régime et son pays avaient beau relever pour beaucoup d'un élan sincère, il servait des considérations françaises. Modèle ou simple source d'inspiration ? Les avis variaient en fonction du domaine observé et de l'ampleur de la compréhension, souvent segmentée. En fait, le Portugal rassurait : dictature conservatrice et autoritaire, elle ne souffrait pas des excès caractéristiques des régimes totalitaires italien et allemand. D'où la mesure prêtée à Salazar, qui faisait figure de grand sage et cultivait – au point d'en nourrir une « obsession » (p. 71) – sa différence avec Hitler et Mussolini. Passionnante apparaît à cet égard l'analyse de l'attitude manifestée par le colonel de La Rocque, qui voyait dans Salazar, admiré de lui, l'opposé et le contre-modèle efficace du chef fasciste. À la tête de ce qui était devenu le Parti social français (PSF), le colonel, après avoir évoqué les excès d'Hitler et de Mussolini, disait clairement : « Il y a certes, de la grandeur dans leur volonté de “vivre dangereusement”, mais l'idéal du Premier ministre portugais, Salazar, qui s'efforce d'habituer son pays à “vivre normalement” me paraît plus conforme à la sagesse française ». Rapportée par *Le Petit Journal* du 7 août 1939, quotidien plus qu'investi dans la diffusion du salazarisme français, cette prise de position devrait peser dans le débat sans fin sur le « fascisme français » dont serait La Rocque. Pétris d'un solide bagage antique, certains comparaient Salazar à Cincinnatus, dont le sens du dévouement supplantait toute ambition personnelle. Plus proche de leur temps, d'autres voyaient en lui un Poincaré ou un Tardieu mâtiné de Doumergue, plus tard un miroir de Pétain... Sur le Portugal, les images d'Épinal avaient la vie longue : son archaïsme dessinait une éternité rassurante à l'heure d'un mouvement censé précipiter vers le déclin. Ferro avait eu à cœur de gommer le côté trop provincialiste de Salazar, réservé à la propagande intérieure. Mais beaucoup

d'observateurs n'étaient « pas en mesure de décoder les marqueurs culturels portugais » (p. 72). Les plus aguerris ne s'y trompaient pas : la politique de l'*Estado novo*, surtout dans les années 1930, passait pour un exemple d'action moderne, dans le domaine économique notamment. Le corporatisme suscitait un intérêt appuyé en France, de même que l'élan du régime portugais pour les statistiques à même de permettre l'établissement, pour l'économie nationale, d'un « tableau de bord », expression chère aux techniciens français comme Émile Schreiber, peu avare en compliment dans *Le Portugal de Salazar* (1938). N'y voyait-il pas un « régime beaucoup plus supportable que celui des dictatures totalitaires » (p. 87) ? Ferro avait toute raison de se féliciter. Après la guerre, le cercle des admirateurs s'était essentiellement réduit aux sphères de la droite radicale. Le Portugal de Salazar, à leurs yeux, ne jouait plus le rôle de réservoir d'idées ou de modèle dont l'importation, même partielle, semblait désormais hors de propos ; il servait en revanche un argumentaire puissant sur le « déclin de l'Occident », dont le Portugal constituait la dernière citadelle, tout autant qu'il nourrissait l'espoir tandis que l'Algérie était perdue. Le ton avait radicalement changé, et avec lui l'usage français du salazarisme. Le « *Doutor* » en avait pleinement conscience, lui qui, tout en ayant une relation ambivalente à son héritage maurrassien, demandait encore à ses visiteurs français des nouvelles du père de l'Action française au début des années 1950. Les derniers voyages sur les bords du Tage, dans les années 1960, sous l'égide des Amitiés françaises, soulignaient l'intimité des maurrassiens avec l'*Estado novo* qui, dans l'esprit de ses admirateurs, retrouvait sa place de mouvement autoritaire fondé sur le conservatisme et la tradition. Quitte à être instrumentalisé. Ainsi, Jean Haupt suivait, par la voie portugaise, une double démarche : « servir Salazar, qui pour de larges secteurs de la droite radicale internationale était devenu le symbole même de l'Occident chrétien, blanc et colonial, dernier rempart contre le communisme, mais servir aussi, et par les mêmes voies, avec les mêmes moyens, la cause du néofascisme international » (p. 254). Sans Salazar, le salazarisme français s'essouffait ; la Révolution des œillets de 1974 avait ruiné ses espoirs et une partie de ses certitudes.

- 5 *Célébrer Salazar*. L'ouvrage répond parfaitement à son titre, tant le registre de la *laudatio*, à des degrés divers certes, dominait une grande partie des intellectuels français. Ce portrait collectif de thuriféraires quelquefois professionnels, sans masquer les voix critiques ou réservées face à l'*Estado novo*, éclaire d'un jour nouveau l'histoire du Portugal et surtout de la culture politique française des années 1930 aux années 1970. Ce livre démontre, s'il en était encore besoin, la richesse que dévoilent des modèles considérés jusqu'alors à tort comme secondaires : ils en disent souvent plus sur la nature profonde des choses, des hommes et des idées que les terrains d'observation centraux et attendus. Nul doute que les auteurs susciteront par cette étude l'envie de sortir des sentiers battus de la recherche.

NOTES

1. Sur l'expérience portugaise dans le contexte des expériences fascistes en Europe, voir les études essentielles d'António Costa Pinto, *Salazar's Dictatorship and European Fascism. Problems of*

Interpretation, New York, Columbia University, 1995 et, en français, « Le salazarisme et le fascisme européen », *Vingtième Siècle*, n° 62, avril-juin 1999, p. 15-25.

AUTEUR

JÉRÉMY GUEDJ

Université Côte d'Azur

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine (CMMC)